

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Jean-Louis Servan-Schreiber (séance du lundi 20 juin 2005)

Alain Plantey : Un certain 22 août, je rentrais chez moi de l'Elysée où l'on avait tiré les conséquences du Conseil des ministres. Soudain, le téléphone sonna ; c'était Belval : « Le Général vient d'échapper à un attentat, c'est horrible, les quatre pneus de la DS sont crevés, la suspension a été percée. Il arrive à Villacoublay, il est sauvé ». J'ai regardé, il y a quelques jours, l'émission qui était consacrée à l'attentat. Les choses sont complètement différentes, les personnages sont présents de telle façon que Monsieur Bastien-Thiry devient un saint qui croit en Dieu, mais qui tue les autres. J'ai ainsi revécu les événements d'une époque qui était pour moi bien différente. Je crois ainsi que l'histoire est relative est relative à chacun d'entre nous. Certains de ceux qui ont vu ce film ont dû se dire que les adversaires de De Gaulle étaient de courageux combattants qui, voulant sauver l'Algérie française, avaient sacrifié leur vie.

Dans un document visuel, vous n'avez jamais ni l'odeur ni la chaleur, ni le froid. Quand, dans *Apocalypse Now*, on vous montre les hélicoptères qui tiraillent sur la musique de la chevauchée des Walkyries, on ne vous fait pas sentir la chaleur étouffante qui règne, ni l'odeur d'un cadavre. Les enfants qui voient « tirailler » à la télévision se disent que c'est facile, que c'est comme un jeu, mais le jour où ils verront le sang couler et entendront les gémissements, leur réaction sera très différente. Les médias ne sauraient donc constituer la totalité des moyens de transmission d'informations.

*
* *

André Damien : Je n'étais pas au petit Clamart le fameux jour, mais j'étais au procès où je défendais un des accusé qui s'appelait Constantin. J'ai ainsi passé plus d'un mois au fort de Vincennes. Le hasard des dispositions faisait que pour parler à son avocat Tixier-Vignancourt, Bastien-Thiry, parce qu'il y avait deux rangs séparés, était obligé de passer par mon intermédiaire. Le film m'a paru assez remarquable d'objectivité et d'ailleurs, la famille de Bastien-Thiry l'a trouvé acceptable et objectif. La seule chose qui n'allait pas est qu'on a confié le rôle de Bastien-Thiry à un play-boy charmant et charmeur alors que, dans la réalité, le personnage était assez différent. C'était à mon avis, avec tout le respect qu'on doit à un mort, un exalté et dans ces conditions il ne se maîtrisait pas comme il se maîtrisait dans le film où il attire les sympathies. C'est donc un choix d'acteur qui a changé l'objectivité de ce film. On entendait le Général de Boissieu qui exposait cette histoire. Sur le plan des faits, c'est un miracle que le Général ait échappé, un miracle de Citroën parce que, sans la suspension pneumatique, il n'aurait pas pu aller plus loin.

Finalement, je me demande si le véritable historien qui domine toute notre époque n'est pas Victorien Sardou grâce à des pièces historiques, parmi lesquelles *Thermidor* qui a été interdite par Clemenceau avec ces mots atroces pour le libéral que je suis : « La Révolution est un bloc ». Heureusement, à l'époque, les Belges nous hébergeaient dès qu'on avait des difficultés de liberté et la pièce a été jouée à Bruxelles, puis recréée à Paris quelques années plus tard. Il y a également ce deuxième grand film historique qu'est *Madame Sans-gêne* où l'on comprend mieux l'empire tel qu'il existait. Je me demande donc finalement si les véritables historiens ne sont pas les auteurs de fictions, fictions télévisuelles, cinématographiques et fictions de théâtre.

*
* *

Jacques de Larosière : J'ai trois remarques à faire. La première est que l'histoire qui se fait devant les spectateurs ne date pas des médias modernes, en particuliers télévisés. A mon avis, elle date de Napoléon premier qui s'est toujours intéressé à placer sa propre action dans l'histoire. Il était son propre metteur en scène qui disait à ses soldats : « Vous pourrez dire que vous y étiez ». S'il avait eu la télévision et le film, on aurait vu une débauche de créations.

Ma deuxième remarque est que l'histoire télévisuelle et filmée qui se généralise n'apprend pas aux enfants la perspective. Elle centre l'objectif sur un certain nombre de thèmes que vous avez bien identifiés comme ayant un certain « sex-appeal », mais elle ne met pas la continuité historique en relief. L'Education Nationale a ici une responsabilité toute particulière. La chronologie élémentaire n'est pas assez enseignée et surtout pas dans le contexte télévisuel que vous avez indiqué.

Ma troisième remarque est plutôt une question que je vous adresse. L'histoire des manuels scolaires telle que nous l'avons connue, l'histoire du Mallet-Isaac par exemple, et pour ceux qui sont plus jeunes, les manuels qui lui ont succédé, était une histoire « scientifique » d'un certain point de vue, mais aussi très axée sur une certaine défense de l'image de la patrie et du destin national. Quand vous comparez les manuels d'histoire de pays différents, comme l'Allemagne et la France par exemple, vous voyez que l'interprétation historique des mêmes faits est très différente. S'il est donc vrai que, maintenant, l'histoire télévisuelle et filmée, un peu romancée se généralise, est-ce que nous n'allons pas avoir plus d'homogénéité, plus de cohérence dans la perception des grands phénomènes historiques ? Est-ce que cette prévalence de l'histoire télévisuelle ne va pas introduire plus de cohérence, moins de disparités nationales ? Ou va-t-elle trop « gommer » les différences et aboutir à une version artificielle des événements ?

*
* *

Jean Cluzel : Je voudrais poser deux questions à notre communicant dont la conférence a été si brillante et si intéressante. Elles concernent l'avenir. La première a trait aux conséquences de la diffusion d'émissions de télévision sur Internet. La deuxième porte sur le point suivant : au cours, M. Rupert Murdoch a prédit, au mois d'avril à New York, devant ses 170 directeurs d'organes de presse, que, dans 40 ans, les quotidiens ne seraient plus diffusés sur support papier. Que pensez-vous de ces deux informations et quelles en seront les conséquences pour la pratique de la démocratie ?

*
* *

John Register : Monsieur Servan-Schreiber semble mettre en doute qu'il y ait eu des photographes à Montoire. Or, il y a un passage dans Les mémoires où du Moulin de Labarthète signale qu'effectivement, il y avait des photographes et les flashes. Je me suis rappelé ce détail parce que le chef du cabinet civil du maréchal l'accompagne d'une observation assez perspicace à mon sens puisqu'il nous écrit : « Nous voilà clichés pour la postérité en bien mauvaise compagnie ». N'est-il pas un des premiers à avoir pris conscience

de l'importance que pouvaient avoir la photographie et le film dans la présentation et la perpétuation d'un moment historique ?

Ma deuxième observation vient rejoindre celle de Monsieur Damien concernant Victorien Sardou : les historiens britanniques se sont penchés sur l'origine de la phrase du Chancelier Theobald von Bethmann-Hollweg à l'ambassadeur de Grande Bretagne à Berlin, lors de la déclaration de guerre en 1914. Il avait dit : « Vous allez donc faire la guerre pour un chiffon de papier ». Or, il est établi que cette phrase était tirée d'une pièce de Victorien Sardou représentée à Berlin la semaine précédente ; je crois qu'elle s'appelait d'ailleurs « Un chiffon de papier ». En tout cas le chancelier avait assisté à cette représentation et s'était servi de l'expression pour qualifier le traité garantissant la neutralité de la Belgique.

Je crois que le premier point est le plus important, celui de la prise de conscience par des acteurs de l'histoire du danger de se trouver sous les clichés des photographes à un moment grave, ces clichés pouvant par la suite les compromettre et donner d'eux une image permanente.

*
* *

Réponses :

Il y a une cohérence dans les remarques qui viennent d'être faites. Ce que je trouve de commun, c'est la mise en évidence d'un phénomène que je n'ai pas traité particulièrement et qui est à quel point la vision de l'histoire se déforme avec le temps. Au fond, un document historique visuel, qui ne serait pas daté, pourrait demeurer largement incompréhensible. Même si les esprits exercés pourraient reconstituer pratiquement l'époque à laquelle il a été réalisé en fonction des hypothèses dont il est porteur. Cela peut tenir à des détails comme le choix de l'acteur, mais aussi par exemple au fait que les vrais protagonistes de l'attentat qui sont eux âgés y déclarent très benoîtement que s'il le fallait, ils recommenceraient.. Ceci aurait été impensable 10 ou 15 ans après l'événement. On aurait coupé leurs déclarations.

Pour en revenir à l'attentat du Petit Clamart, un des éléments qui nous a manqué est que pour des contraintes de temps et sans mettre en cause l'honnêteté des réalisateurs, on nous en dit très peu sur le contexte historique dans lequel se passaient les choses. Effectivement l'OAS esquissée en quelques traits n'a pas pu être resitué tout au moins quant à son importance et ce qu'elle représentait. Autre exemple : à plusieurs reprises a été évoqué ce « Vieil Etat-major » qui relevait un petit peu de la série noire, on ne nous dit rien de qui sont ces gens et de ce qu'ils sont devenus. Ont-ils été arrêtés, se sont-ils fondus dans l'ombre etc.. ? Nous en sommes sortis avec nombre de questions auxquelles cette émission ne pouvait pas donner de réponse.

Une autre problématique du document ou de la création visuelle historique est qu'il faut avoir pu les visionner pour bénéficier de ses effets. Or la dispersion actuelle des chaînes rend cette éventualité aléatoire.

Là, je reviens à cette idée qu'un des gros avantages d'Internet est que bientôt on y trouvera la bibliothèque nationale et les archives de l'INA mises à la disposition de chacun. Cela ne veut pas dire que tout le monde s'en servira, mais c'est déjà une magnifique perspective de savoir que gratuitement, pratiquement et de manière de plus en plus simple, cette culture nous sera disponible.

Nous avons donc tous connu ici les représentations filmées successives de la deuxième guerre mondiale à partir des années cinquante et ce jusqu'à nos jours. Souvenons-nous de l'image qui était donnée des Nazis et des Allemands dans les premières décennies. Nous avions affaire à un manichéisme sans nuances et on sentait qu'à ce moment là, il fallait en quelque sorte se défouler et exprimer cette frustration épouvantable de l'Occupation en diabolisant tout ce que représentait l'occupant. Un jour, un acteur a contribué à modifier un peu l'atmosphère : c'était Kurd Jurgens qui, lui, avait une bonne gueule, était plutôt prestigieux et qui a, pour la première fois, campé le personnage d'un officier allemand qui avait sa force et sa noblesse. Petit à petit on a alors fait des films de plus en plus équilibrés à tel point qu'à un moment donné on n'en a plus fait du tout parce ça devenait fastidieux. Alors on s'est tourné vers la farce, avec Bourvil ou de Funès. Finalement, aujourd'hui, lorsqu'on nous montre le « Soldat Ryan », on ne met en scène que les horreurs de la guerre et la tragédie qu'elles représentent pour les individus, pour leurs corps. On se contente de nous représenter que la dimension humaine des choses presque plus le contexte politique. Je crois d'ailleurs qu'il y a une bonne chance pour que ce soit de plus en plus cet élément qui prenne le dessus dans l'évocation historique car, au niveau de l'Europe, on n'ose plus tellement défendre la moindre thèse.

La notion évoquée d'un parti pris nécessairement national, inhérent à tout discours historique et en particulier à tout enseignement historique, est quelque chose qui commence à nous gêner et en même temps, nous ne savons pas très bien quoi en faire. On a évoqué récemment le problème d'une histoire européenne. Mais on en a immédiatement mesuré l'extrême difficulté. Comment tenir compte de tous les points de vues, de toutes les sensibilités ? On finira par ne plus oser traiter d'histoire car l'histoire fâche. Ce risque n'est d'ailleurs pas seulement celui de la production visuelle.

Toutefois, l'auteur du livre a une liberté incomparable car il lui suffit de trouver un éditeur pour que son message passe, alors que les moyens nécessaires à la création visuelle impliquent qu'il y ait inévitablement beaucoup d'accords préalables et donc, beaucoup de gens qui se demandent l'effet que ça va produire, beaucoup d'influence sur l'écriture et la réalisation du scénario. Dans ces conditions un des risques possibles, est qu'on s'en tienne soit à Pompéi soit à Alexandre le Grand, des sujets qui ne gênent plus personne. En ce qui concerne les thèmes contemporains, cela semble beaucoup plus difficile qu'avant. C'est d'ailleurs là que l'on reconnaît le talent de grands réalisateurs. J'en viens à ce 1944 de Rothman qui était porteur de ces risques et qui prit la liberté nécessaire pour le faire.

En ce qui concerne Internet, nous sommes au début du phénomène. On ne peut même pas imaginer la richesse de ce qui sera mis à notre disposition dans dix ou vingt ans en matière d'images ou de films. Nous pourrions appeler sur nos écrans, avec la même simplicité que celle de nous brancher sur France 2 ou sur M6, une infinie richesse de documents filmés qui ont été tournés avec une dimension historique ou sur des événements historiques. Je crois que ça ne prédit nullement ce que l'on en fera, mais le simple fait qu'ils soient accessibles à chacun constituera évidemment un immense progrès pour ceux qui en auront envie, avec toutefois une conséquence inévitable : le morcellement de la connaissance, de la culture et des références qui en résulte.

Ceci est déjà tout à fait perceptible à la télévision. Les grands moments d'histoire dans les années cinquante ne passaient que sur une seule chaîne et nous y étions tous. Aujourd'hui seuls quelques uns d'entre nous ici ont vu le film « Ils ont voulu tuer De Gaulle » d'autres étaient ce soir là sur d'autres chaînes. Désormais la multiplicité des chaînes fait qu'il n'y a qu'au maximum un tiers de la population qui regarde à un moment donné le même programme. Et c'est en général de Journal du soir de TF1. Mais tout de suite après cela on

observe une dispersion des téléspectateurs. La « Chaîne Histoire » regorge de richesses, mais qui la regarde ?

Même enseigner l'histoire dans l'avenir va devenir périlleux. Comment les enfants se satisferaient-ils d'une évocation verbale ou écrite de l'histoire alors qu'ils peuvent avoir accès à des documents qui pourraient leur exposer les mêmes événements en images ? Peut-être que l'enseignement consistera en partie à indiquer que sur la Révolution française il faut voir Valmy ou La mort de Danton. On fera alors une sorte de promotion des plaisirs qu'il y aurait et de l'intérêt que l'on pourrait trouver à consulter chez soi, sur le web, en rentrant le soir, tel document audiovisuel cohérent avec le programme. Je crois que, compte tenu des réserves que j'ai exprimées, c'est une possibilité que l'on aurait tort de refuser.

Peut-être alors que de plus en plus l'enseignement sera celui d'une capacité d'analyse, de décryptage qui permettra à chacun d'apprécier pour ce qu'ils sont des documents qui sont de plus en plus nombreux à être mis à leur disposition. C'est donc le jugement qu'il sera essentiel d'éduquer car, pour les connaissances, elles sont tellement disponibles à portée de la main que peut-être n'arriverons-nous plus à convaincre les élèves d'apprendre par cœur « Il neigeait on était vaincu par sa conquête ».